

*Joseph de Maistre:
Un penseur de son temps et du nôtre*

Varia



UNIVERSITE
CHAMBERY
ANNECY **DE SAVOIE**

LABORATOIRE LANGAGES, LITTÉRATURES, SOCIÉTÉS

CENTRE DES ÉTUDES MAISTRIENNES

REVUE DES ÉTUDES MAISTRIENNES

N° 15

© Université de Savoie

Éditions de l'Université de Savoie

UFR Lettres, Langues, Sciences Humaines

Laboratoire Langages, Littératures, Sociétés

BP 1104

F – 73011 CHAMBÉRY CEDEX

Tél. 04 79 75 85 14

Fax 04 79 75 91 23

<http://www.lls.univ-savoie.fr>

Réalisation : Catherine Brun

ISBN : 978-2-919732-08-1

ISSN : 0184-7015

Dépôt légal : mai 2013

Diffusion/distribution : FMSH-Diffusion

DIRECTEUR DU LABORATOIRE

Frédéric Turpin

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Carolina Armenteros

Pierre Glaudes

Michael Kohlhauer

Richard Lebrun

Serge Zenkine

Cet ouvrage a été réalisé avec le concours de
l'Assemblée des Pays de Savoie

SOMMAIRE

<i>Éditorial</i> Michael Kohlhauer, Serge Zenkine	7
Approches	9
<i>Le pessimisme de Joseph de Maistre</i> Antoine Compagnon	11
Contextes	23
<i>Joseph de Maistre et Louis de Bonald: la pensée contre-révolutionnaire entre unisson et dissonance</i> Pierre Glaudes	25
<i>Joseph de Maistre et Alexandre Chichkov</i> Vadim Parsamov	41
Réceptions	53
<i>La Révolution française vue par Joseph de Maistre et revue par Charles Baudelaire: critique et clinique</i> Sergueï Fokine	55
<i>Un paradoxe maistrien de plus? Joseph de Maistre égérie des libéraux</i> Bruno Berthier	67
<i>Joseph de Maistre, arpenteur de « l'idéosphère »?</i> Philippe Roger	105
Anthropologies	115
<i>Réflexions sur la violence. Joseph de Maistre aujourd'hui</i> Michael Kohlhauer	117
<i>Joseph de Maistre et les théories modernes du sacrifice</i> Serge Zenkine	139

Politiques	147
<i>L'État séculier à la lumière de la théologie politique : Maistre et la sécularité des temps modernes</i>	
Jean-Yves Pranchère	149
<i>Théologie politique et dictature souveraine : Carl Schmitt sur Joseph de Maistre</i>	
Alexandre Filippov	165
<i>« Joseph de Maistre entre « révolution contraire » et « contraire de la révolution »</i>	
Philippe Barthelet	175
Styles	181
<i>« Un homme de beaucoup d'esprit disait... » : Joseph de Maistre comme causeur</i>	
Véra Milchina	183
Actualité	199
<i>Joseph de Maistre et L'irak contemporain</i>	
Carolina Armenteros	201
Varia	215
<i>« J'aurais besoin d'une bouteille de l'eau du Léthé... » : lettres inédites de Xavier de Maistre au prince Dmitri Dolgoroukov</i>	
Elena Gretchanaia	217
<i>Sommaire des 14 numéros précédents de la Revue des Études Maistriennes</i>	
	229

ÉDITORIAL

MICHAEL KOHLHAUER, SERGE ZENKINE

Penseur majeur du courant contre-révolutionnaire, Joseph de Maistre (1753-1821) apparaît aujourd'hui comme un adversaire à la fois subtil et résolu de la philosophie des Lumières. Témoin encore actuel de notre temps, il vérifie la nécessité de le penser autrement, hors des habituels *a priori* idéologiques, à travers notamment les mécanismes fondateurs de la culture et d'un ordre social réputé intemporel. Qu'elle participe d'une anthropologie renouvelée, et comme réactualisée par l'expérience de l'Histoire, qu'elle emprunte à la philosophie ou à la politique quelques thèmes et motifs parmi les plus actuels, sa tentative pour justifier l'injustice manifeste de la Providence conduit à postuler l'existence d'un être collectif anonyme (la société, l'homme, ou l'humanité), lié à Dieu par une relation de responsabilité, par-dessus la volonté des individus qui le composent. L'idée même de ce sujet collectif hétérogène et régi par une logique probabiliste, à l'intérieur duquel circulent les énergies fluides du mal, de la violence, du sacrifice et de la rédemption, rapproche les conceptions de Maistre des sciences humaines des XIX^e et XX^e siècles ; elle se présente parfois comme une esquisse précoce et « mystifiée » de la sociologie, notamment positiviste.

À l'initiative conjointe de l'Institut d'études supérieures en sciences humaines et sociales de l'Université de Moscou, de la Commission pour la littérature et la culture intellectuelle de la France à l'Académie des sciences de Russie ainsi que du Centre des Études Maistriennes de l'Université de Savoie, un colloque international s'est tenu à Moscou les 19 et 20 juin 2009 sur le thème « Joseph de Maistre, penseur de son temps et du nôtre ». Réunissant dans un même esprit d'ouverture des chercheurs en sciences humaines et sociales venus de France, de Russie, de Belgique et de Grande-Bretagne, ces rencontres se proposaient de réfléchir à l'actualité du penseur savoisien, à partir de lectures empruntant à la politique, à la sociologie, à l'anthropologie, à l'histoire, au droit ou à la littérature.

Le colloque, dont nous reproduisons ici les actes (une publication conjointe des textes en langue russe est également prévue pour 2013), avait donc pour tâche d'explorer par le biais de la critique historique, autour de thèmes ou de figures relevant de l'immédiate actualité, tels la violence, le sacrifice, la guerre, l'individu et l'ordre social, la langue, l'idéologie, etc. les perspectives intellectuelles qui composent la figure aussi imposante que problématique du comte de Maistre. Celle-ci pouvait être étudiée selon plusieurs niveaux : à la

primat de l'homme extérieur sur « l'homme intérieur, qui réduit l'essence humaine à l'ensemble des rapports sociaux —, ces antimodernes ont été des novateurs. Ils ont ouvert la voie, dans la philosophie politique comme dans la science de la société, à la modernité.

JOSEPH DE MAISTRE ET ALEXANDRE CHICHKOV¹

VADIM PARSAMOV

UNIVERSITÉ D'ÉTAT DES SCIENCES HUMAINES DE RUSSIE

Alexandre Semenovitch Chichkov² n'appartenait pas au nombre d'amis proches de Joseph de Maistre en Russie. Les deux hommes se sont connus, mais sans manifester d'intérêt particulier l'un pour l'autre. On dispose de témoignages sur deux rencontres entre Chichkov et Maistre. La première eut lieu dans la maison de la comtesse Sophie Stroganov, femme de P.A. Stroganov, un grand seigneur proche de l'Empereur Alexandre, le lendemain de la première séance du *Colloque des amis de la langue russe* (Besseda lubitelei rousskogo slova), le 15 mars 1811. Chichkov la raconte lui-même dans ses *Mémoires*: « Le lendemain je me dirige chez la comtesse Stroganov et je trouve chez elle pour la première fois Krylov lisant ses fables au cercle de dames et de messieurs. En ce même moment arrive chez elle le ministre de Sardaigne, le comte de Maistre. On le salue laconiquement et la lecture continue. Il attend quelque temps et, voyant que tout le monde écoute et que personne ne prête pas attention à lui, se tourne vers moi et dit en français: "Je vois quelque chose de nouveau, d'inouï presque: on lit en russe, langue que je ne comprends pas et que j'entends rarement dans les maisons nobles! Je n'ai rien à faire ici. Adieu". Et après avoir dit cela, il sort en silence et part. Ah! si cette première impression avait pu être conservée pour toujours! mais il est difficile de quitter une habitude ancienne, enracinée depuis la tendre enfance et renforcée par l'éducation!»³. La seconde rencontre est décrite dans les mémoires de K.S. Serbinovitch. Elle eut lieu à la séance du *Colloque* le 15 décembre 1811, où Chichkov avait lu son *Discours sur l'amour de la Patrie*: « On disait que lors de la lecture de ce discours à la séance publique du *Colloque*, le ministre de Sardaigne, le comte de Maistre, amené là, comme plusieurs d'autres, par la pure curiosité, tâchait en vain d'apprendre de quoi il s'agissait. L'enthousiasme général était

1 Cet article a été écrit avec le soutien de la Fondation MSH (Paris).

2 Alexandre Semenovitch Chichkov (1754-1841), homme politique russe éminent, amiral, secrétaire d'État (1812-1814), président de l'Académie Impériale des sciences (1813-1841), ministre de l'instruction publique (1824-1828), était connu notamment comme défenseur de la pureté de la langue russe et ennemi de l'influence linguistique française. Son nom est lié à tout un mouvement de la littérature et de la pensée russe, précurseur des idées des slavophiles; voir Y. Tynianov, « Arkhaisty i Pouchkine », Y. Tynianov, *Pouchkine i ego sovremenniki*, Moscou, 1968, p. 23-122; M. Altchouler, *Beseda lubitelei rousskogo slova. U istokov slavianofilstva*, Moscou, 2007.

3 A. Chichkov, *Zapiski, mnenia i perepiska*, Berlin, 1870, p. 117.

si grand que personne ne prêtait attention à ses questions : il n'apprit qu'une chose, c'est que tous les Russes nourrissaient l'amour le plus fervent de la patrie⁴. Le chercheur russe A.N. Chebounine avait vu dans ce fragment le témoignage de l'intérêt de Maistre envers Chichkov et ses successeurs : « Ne connaissant pas la langue russe, déniait aux Russes la possibilité d'avoir une culture nationale, Maistre, pourtant, tâchait de se rapprocher des cercles de l'opposition nobiliaire. Il espérait nouer des relations avec les chichkovistes qui, tout comme lui, haïssaient la révolution et le libéralisme et repoussaient toutes les tentatives pour élargir la base sociale de l'autocratie⁵. En effet, il est facile de trouver plusieurs traits communs entre l'idéologie de Chichkov et celle de Maistre. Tous deux furent des conservateurs accomplis et voyaient dans la Révolution française une punition divine des péchés commis par les Français, tous deux désapprouvaient l'eupérisation de la Russie telle qu'elle s'effectuait depuis Pierre le Grand ; enfin, tous deux s'intéressaient, quoiqu'à un degré différent, à l'étymologie⁶.

La similitude typologique des opinions conservatrices de Maistre et de Chichkov, leur haine contre-révolutionnaire de la philosophie des Lumières sont évidentes, tout comme le sont les différences entre leurs opinions religieuses. Or, cette similitude de même que ces différences ont un caractère tellement général que mettre en relief ce couple de penseurs, parmi d'autres conservateurs et réactionnaires européens du début du XIX^e siècle, peut paraître arbitraire. Il est donc beaucoup plus important de souligner les nuances qui les différencient l'un de l'autre dans la sphère où, en gros, ils furent du même avis, afin de montrer plus clairement l'individualité de chacun des deux.

En 1827, six ans après la mort de Maistre, Chichkov publie dans le neuvième volume de ses *Œuvres et traduction complètes* un texte intitulé

4 « A.S.Chichkov v vospominaniakh K.S. Serbinovitcha », *Rousskaïa starina*, n° 9, 1896, p. 575.

5 M. Stepanov [A.N. Chebounine], « Joseph de Maistre v Rossii », *Literatournoïe nasledstvo*, t. 29/30, Moscou, 1937, p. 598.

6 Ce dernier aspect est analysé par I. Sandormiskaïa, mais sa comparaison de Chichkov avec Maistre est malheureusement entachée de plusieurs fautes grossières. Ainsi, elle qualifie Maistre de jésuite, ce qu'il n'est ni au sens propre (il n'a jamais appartenu à la Compagnie de Jésus), ni au sens figuré. Il y a encore moins de raisons d'appeler « jésuitiques » les études étymologiques de Maistre dans les *Soirées de Saint-Petersbourg*. Autre erreur : Sandormiskaïa affirme à tort que Chichkov « avait traduit en russe un de ses ouvrages ». Il n'existe pas d'ouvrage de Maistre traduit en russe par Chichkov. Ce ne sont que trois petits fragments du deuxième entretien des *Soirées de Saint-Petersbourg* que Chichkov avait en effet traduits en russe et accompagnés de notes détaillées, pour lesquelles le texte de Maistre sert avant tout de prétexte. Mais le plus étonnant est que Sandormiskaïa cite Maistre non pas de première main, mais *via* l'article encyclopédique que V. Soloviev lui consacre ; I. Sandormiskaïa, *Kniga o Rodine. Opyt analiza diskoursivnykh praktik*, Wien, 2001, p. 164, 175, 202. Ces erreurs sont une raison de plus pour revenir au problème posé.

*Quelques citations du comte de Maistre annotées par l'auteur russe*⁷. Il s'agit des idées étymologiques de Maistre, exposées dans les *Soirées de Saint-Petersbourg*, livre commencé en Russie et terminé après le départ de l'auteur de ce pays. Les *Soirées* furent publiées à Paris en 1821. Ce livre, écrit en forme d'entretiens entre le Comte (Maistre lui-même), le Sénateur (V.S. Tamara, conseiller secret actuel, diplomate éminent, à la retraite depuis 1809) et le Chevalier (probablement le comte F.-G. de Bray, Français au service de la Bavière, ministre de ce pays en Russie en 1809-1812), polémique entre autre contre le sensualisme des XVII^e et XVIII^e siècles. Réfutant les philosophes français des Lumières, et en premier lieu leur chef spirituel Locke, Maistre affirme l'existence des idées innées et la suprématie de l'esprit sur la matière. Comme « la question de l'origine des idées est la même que celle de l'origine de la parole » (IV, 119)⁸, la langue lui fournit un des arguments les plus importants dans la discussion.

Selon Maistre, « toute langue particulière naît comme l'animal, par voie d'explosion et de développement, sans que l'homme ait jamais passé de l'état d'aphonie à l'usage de la parole. Toujours il a parlé, et c'est avec une sublime raison que les Hébreux l'ont appelé ÂME PARLANTE » (IV, 99). Maistre oppose la parole à la langue comme une création divine à l'ouvrage humain : « les langues ont commencé ; mais la parole jamais » (IV, 98-99).

La parole est ce que le premier homme avait entendu et simultanément compris ; c'est pourquoi l'ouïe – et non la vue, comme le croyait Locke – est, selon Maistre, « le plus instructif des sens ». Maistre trouve la preuve de cette assertion dans la langue française, où le mot *entendement* provient du verbe *entendre*. Là, selon Maistre, « toute la théorie de la parole est écrite » (IV, 119 ; 344). Si les idées sont innées et leur source divine, la question se pose : quelles sont les formes adéquates dont la langue dispose pour les rendre ? Comme le mensonge est équivalent au mal et ne peut donc « avoir Dieu pour auteur direct » (IV, 29), Dieu n'a donc pas octroyé à l'homme lors de la création des signes arbitraires qui permettent de mentir, au risque même de n'être pas compris. Pour cette raison, « chaque mot est vrai, c'est-à-dire qu'il n'est point imaginé arbitrairement » (IV, 101). Les significations obscures, l'incompréhension et, d'une manière générale, tout ce qui hypothèque l'acte de communication linguistique ne sont que les suites du péché originel. Le progrès et la régression s'enchevêtrent d'une façon compliquée dans l'histoire humaine. Les hommes de l'époque antédiluvienne ont, selon Maistre, « commencé par la science, mais par une science différente de la nôtre, parce qu'elle commençait plus haut, ce qui la rendait même très-dangereuse » (IV, 74-75).

7 A. Chichkov, *Sobranie sotchinenii i perevodov*, Saint-Petersbourg, 1827, volume XI, p. 264-290.

8 Sauf indication contraire, les numéros des tomes et la pagination renvoient aux *Œuvres complètes* de Joseph de Maistre (réimpression de l'édition de Lyon de 1884-1886), Slatkine, Genève, 1979.

Pour Maistre, les connaissances et les sciences sont équivoques. Elles apportent avec elles la liberté, qui peut être positive ou négative. Plus les hommes ont de connaissances, plus ils commettent de crimes qui ne sont que le fruit logique des abus de la science, et plus la punition divine pour ces crimes est formidable : « les châtiments sont toujours proportionnés aux crimes, et les crimes toujours proportionnés aux connaissances du coupable ; de manière que le déluge suppose des crimes inouïs, et que ces crimes supposent des connaissances infiniment au-dessus de celles que nous possédons » (IV, 72). Maistre fait de tout cela une déduction importante : le sauvage n'est pas un homme à l'état naturel, possédant toutes les vertus non encore corrompues par l'influence néfaste de la civilisation, comme l'affirmait Rousseau ; non, il est « le descendant d'un homme détaché du grand arbre de la civilisation par une prévarication quelconque » (IV, 63). Donc les langues des sauvages ne sont pas les langues originelles, mais « des débris de la langue antique, ruinée, s'il est permis de s'exprimer ainsi, et dégradées comme les hommes qui les parlent » (IV, 63). Pourtant, malgré les grands crimes et les punitions terribles, le fil reliant Dieu avec l'homme n'a jamais été rompu définitivement. Ce fil n'est rien d'autre que la religion qui a aussi servi à répandre la civilisation parmi les hommes : « Partout où vous verrez un autel, là se trouve la civilisation » (IV, 81). Pour cette raison, « on trouve dans les langues primitives de tous les anciens peuples des mots qui supposent nécessairement des connaissances étrangères à ces peuples » (IV, 88).

La langue comme un système non conventionnel ne peut pas être créée ou transformée d'une façon arbitraire : « Chaque langue a son génie, et ce génie est UN, de manière qui exclut toute idée de composition, de formation arbitraire et de convention antérieure » (IV, 91). Pour Maistre, le génie de la langue réside dans sa manière de former les mots. Ainsi, l'esprit de la langue grecque tend à la réunion des racines formant des mots nouveaux, celui de la langue latine au contraire à la division des mots en composantes distinctes dont les mots nouveaux peuvent se former, « par voie de je ne sais quelle *agglutination* tout à fait singulière » (IV, 91). Quant au français, il surpasse, selon Maistre, tant le grec que le latin, car il cumule ces deux possibilités de formation des mots.

Si Maistre tâchait de prouver que la langue était donnée à l'homme dans son état déjà achevé, Chichkov s'intéressait particulièrement à la langue que parlaient les hommes primitifs. Prêtant une attention spéciale aux études étymologiques des auteurs étrangers, Chichkov voyait leur défaut principal dans la mauvaise connaissance du russe qui les empêchait d'accéder à la langue primitive. Maistre, remarquant les coïncidences lexicales entre les langues des Anglais, des Français, des Suisses et des Russes, admettait, quoiqu'avec un certain doute, que ces quatre peuples avaient reçu ces racines d'un peuple qui avait vécu avant eux. Chichkov rétorque à cela : « Ce doute à propos d'une vérité indubitable montre que les gens savants, tels que le comte de Maistre,

avancent comme sous la dictée de leurs sentiments une hypothèse incertaine, qui aurait pu devenir pour eux une vérité absolument certaine s'ils partaient de l'étude des racines des mots, ce en quoi la langue slave aurait pu les aider et les mener à des déductions les plus sûres »⁹.

Outre cela, Chichkov ne partage pas toutes les spéculations étymologiques du ministre de Sardaigne. Ainsi, il contredit l'explication de l'origine du mot latin *Cadaver* (qui remonterait aux syllabes initiales des mots *CAro*, *DAta*, *VERmibus*, soit *le corps donné aux vers*), du mot *negotior* (qui remonterait à *Ne EGO oTIOR*, c'est-à-dire *je suis occupé, je ne perds pas mon temps*) ou du mot *oratio* (qui serait la somme de *Os* et *Ratio*, la bouche et la raison, autrement dit *la raison qui parle*). Ces déductions maistriennes ne plaisent pas à Chichkov, en premier lieu parce qu'elles ignorent les racines primitives dont les nouvelles formes naissent comme des ramifications. Chez Maistre, les mots se forment plutôt par des abréviatures et non pas par l'addition des racines qui paraît nécessaire à Chichkov : « Nous formons parfois des adjectifs de deux, ou, rarement, de trois mots réunis ensemble pour montrer les différentes qualités coexistant dans un seul objet, mais même dans ces cas nous ne coupons pas ces mots, afin qu'ils restent présents intacts et compréhensibles dans le mot composé ». Et un peu plus loin : « La force principale ou l'utilité de la formation des mots n'est pas dans l'accouplement des particules négatives et autres avec les noms ou les verbes, mais dans la démonstration des termes qu'on ajoute à la racine »¹⁰. Chichkov propose ses propres variantes des étymologies des mots latins examinés par Maistre : *cadaver* de *cadarer*, ou *negotium* de *otio* (à cette « famille des mots » appartiennent aussi *otium* – loisir ou *inotiosus* – non oisif), *oratio* de *oro*, *orarer*¹¹.

Mais la différence principale entre les vues de Chichkov et celles de Maistre se trouve ailleurs. Ce dernier s'intéresse en premier lieu aux mots identiques des langues différentes, appelés à prouver leur origine commune, tandis que Chichkov insiste sur la nécessité d'étudier, non des mots complets, mais seulement leurs racines : « Ce n'est pas la similitude de plusieurs mots, mais plutôt l'étude de leurs racines qui peut nous prouver que toutes les langues remontent à une seule langue primitive »¹². Cette divergence de principe concerne directement la théorie de l'origine des langues. Si Maistre croyait à l'origine divine des langues, Chichkov était partisan de la théorie de l'onomatopée. Pour lui, les racines n'étaient rien d'autre que des groupes de sons, que les gens primitifs formaient pour échanger leurs pensées. Ainsi le groupe de sons *gr* est, pour Chichkov, pareil au son du tonnerre, et c'est comme cela qu'apparut le mot russe *grom* (tonnerre). Le tonnerre gronde d'en-

9 A. Chichkov, *Sobranie sotchinenii i perevodov*, volume XI, p. 226.

10 *Ibid.*, p. 272-274.

11 *Ibid.*, p. 275. À ce propos, Chichkov fait une allusion assez claire à l'origine du mot russe « orat » (brailler) du latin *oro* – je dis.

12 *Ibid.*, p. 266.

haut, donc ce groupe de sons se trouve lié à la sémantique de la hauteur, elle-même à l'origine des mots russes *gora* (montagne) et *gordost* (orgueil), car l'homme orgueilleux « veut être pareil à une montagne et s'élever plus haut que tous les autres ». Les mots *gorb* (la bosse) et *groubost* (la grossièreté) sont aussi liés à *gora* (la montagne), car ils signifient quelque chose de raboteux, d'inégal, de peu poli. Un autre mot qui tire son origine de la montagne est *grekh* (le péché), car « nous appelons notre Dieu le Très-Haut, et le péché n'est rien d'autre que la faute devant Dieu »¹³.

Dans ses analyses concernant l'origine de la langue, Chichkov se basait en premier lieu sur certaines théories linguistiques des philosophes des Lumières. Il prisait beaucoup les œuvres de l'abbé A. Morellet, philosophe qui avait beaucoup travaillé dans le domaine de la lexicographie et partageait la théorie de l'onomatopée¹⁴. Parmi les auteurs dont l'autorité comptait beaucoup pour Chichkov, il faut aussi nommer Voltaire¹⁵, Jean-Jacques Rousseau¹⁶, et notamment Jean-François La Harpe¹⁷. On peut s'étonner que le partisan de la pureté de la langue russe, dont l'histoire l'occupait beaucoup, emprunte volontiers ses idées à ces auteurs français, qui non seulement ne connaissaient pas la langue russe et ne s'y intéressaient nullement, mais n'étaient même pas des linguistes professionnels. De plus, Chichkov ne prêtait pas la moindre attention aux travaux des slavistes illustres de son époque, J. Dobrovski et A. Vostokov, qu'il connaissait personnellement en tant que président de l'Académie russe. Tous deux, brillants connaisseurs des antiquités slaves et du slavon, ont pourtant prouvé d'une manière convaincante l'absence de liaison génétique entre ce dernier et la langue russe. Chichkov était certes au courant de leurs travaux, mais ne voulait pas reconnaître qu'ils avaient raison, et il inventa toujours de nouveaux arguments pour confirmer sa propre théorie. J. Dobrovski, à l'issue d'une rencontre avec Chichkov en 1813, expliquait son ignorance linguistique par sa méconnaissance des sciences humaines¹⁸. Mais l'incapacité de Chichkov à comprendre la langue scientifique professionnelle n'était pas la cause première de ses erreurs. Une autre circonstance semble beaucoup plus importante: Chichkov voulait résoudre des problèmes idéologiques et non linguistiques. Il voulait trouver une base productive

13 Cité par M.I. Soukhomlinov, *Istoria Rossiiskoi Akademii*, fasc. 7 ; p. 207-208.

14 A. Chichkov, *Sobranie sotchinenii i perevodov*, volume VI, p. 152.

15 *Ibid.*, v. 2, p. 437-440.

16 Sur l'influence de Rousseau sur Chichkov voir: Y. Lotman, B. Ouspenski, "Spory o yazyke v natchele XIX veka kak fakt rousskoï koul'toury", Y. Lotman, *Istoria i tipologia rousskoï koul'touryn*, Saint-Pétersbourg, 2002, p. 455; Y. Lotman, « Arkhaisty-prosvetiteli », *Tynianovski sbornik, Vtoryié Tynianovskié tchtenia*, Riga, 1986, p. 192 et suiv.; L. Kisselev, « K yazykovoï pozitscii "starchikh arkhaïstov" », *Outchenyé zapiski TGU*, Fasc. 620, Tartu, 1983, p. 18-31.

17 A. Chichkov, *Sobranie sotchinenii i perevodov*, volume III, p. 247-388.

18 A. Kotchoubinski, *Admiral Chichkov i kantcler gr. Roumiantcev. Natchalnyié gody rousskogo slavianovedenia*, Odessa, 1887-1888, p. 17-19.

de la langue russe moderne à opposer à l'influence française sur la culture russe. Parallèlement, il avait encore un autre problème sérieux à résoudre: l'identification du slavon et du russe permettait d'allonger l'histoire de la culture russe et de présenter la tradition nationale comme beaucoup plus ancienne qu'il ne semblait à première vue.

En sa tentative pour expliquer l'origine des « opinions fausses concernant la prétendue différence entre les langues slave et russe », Chichkov, sans donner la réponse à cette question, propose une distinction importante entre la langue et le dialecte: « Si nous prenons le mot *langue* dans le sens du dialecte ou du style, nous pouvons incontestablement affirmer que cette différence existe; mais des différences de cette sorte sont multiples, car chaque siècle a ses dialectes qui varient d'une époque à l'autre. [...] Tandis que lorsqu'on parle de langue, on a en vue les racines des mots et des branches qui en sont nées »¹⁹. Autrement dit, la langue est pour Chichkov une substance initiale et interchangeable, et le dialecte, des incarnations concrètes de cette langue dans les textes tant écrits qu'oraux. Commentant cette thèse de Chichkov, Lotman et Ouspenski écrivent: « Dans cette division de la langue en réalité empirique et structure profonde et dans le choix de cette dernière comme la seule vraiment réelle, on pourrait trouver facilement une analogie avec des conceptions linguistiques récentes. D'autre part, il est naturel de tracer un parallèle entre ces constructions et la théorie sociologique de Rousseau, notamment l'opposition entre la "volonté de tous" (la volonté du peuple déclarée en pratique) qui peut s'expliquer par des circonstances fortuites, et la "volonté générale", en tant qu'elle est l'expression idéale et parfaite de la structure intérieure de la volonté collective de la société »²⁰.

En opposant la langue au dialecte, comme « l'usage commun à l'usage particulier », et en préférant nettement la première au second (« c'est le dialecte qui doit être fondé sur la langue, et non la langue sur le dialecte »), Chichkov invite les usagers de la langue à obéir non au goût, mais à la raison, à prendre pour fondement la théorie de la langue et non son usage pratique. La pratique langagière ne saurait donc être considérée comme un critère de vérité: « On peut habituer l'ouïe à tout, mais il vaut beaucoup mieux réfléchir toujours sur l'utilité de la langue »²¹. Cette préférence de la théorie, contre la pratique langagière, cette déduction de la vérité des idées préconçues rapproche Chichkov des encyclopédistes français plutôt que des linguistes professionnels qui étudient les faits de langue et construisent leurs théories à partir de ces faits. C'est pourquoi les idées spéculatives des Lumières sur l'origine de la langue et sur les rapports entre les langues anciennes et modernes sont beaucoup plus familières à Chichkov que l'étude profonde des monuments de

19 A. Chichkov, *Sobranie sotchinenii i perevodov*, volume IV, p. 55.

20 Y. Lotman, B. Ouspenski, *Op. cit.*, p. 455.

21 A. Chichkov, *Sobranie sotchinenii i perevodov*, volume IV, p. 312.

l'écriture slavonne et la structure grammaticale des langues slaves, proposée par Dobrovski et Vostokov.

Si Chichkov croyait que la prédominance de la langue russe est fondée sur son ancienneté, Maistre expliquait les avantages de la langue française par son caractère universel. Cependant, il ne lie pas cette universalité du français à ses qualités immanentes, tant il était sûr que la langue française, à l'instar des mœurs en général, avait été corrompue par les philosophes des Lumières; or, « ce qu'il y a d'étrange, c'est que sa puissance semble augmenter avec sa stérilité » (IV, 124). Maistre voit dans ce phénomène, comme d'ailleurs dans tout ce qui se passe dans la vie humaine, l'expression des plans de la Providence qui conduit l'humanité par le morcellement douloureux et pleinement mérité²² vers l'union au sein de l'église catholique. Ainsi la langue française accomplit dans cette théorie le rôle d'une religion universelle unissant tous les peuples. Quant au slavon, Maistre est prêt à avouer son mérite. Il va jusqu'à confirmer son ancienneté et sa parenté avec le latin et même avec le sanscrit; mais, en général, sa conclusion est peu optimiste: la langue slavonne est « stérile et jamais elle n'a produit un bon livre »²³. Quant à la Russie, Maistre lui refuse même le droit de passer pour une nation civilisée. Les Russes ne sont pour lui que de « plaisants sauvages », et la Russie, « un pays [...] plus éloigné de la véritable civilisation que celui des Iroquois » (XII, 104). Et quoiqu'il ait prononcé ces paroles dans une circonstance très concrète, à propos de la destitution de Speranski ou, plus exactement, de la manière dont ce réformateur du système administratif fut destitué, Maistre est visiblement enclin à généraliser cet épisode et y voir une expression exacte des mœurs russes. Quelle est donc, selon lui, la cause de cette situation ?

Maistre voit dans l'évolution de l'humanité trois états: civilisé, barbare et sauvage. Le premier état règne sur le territoire occupé jadis par l'empire Romain. Quant au barbare et au sauvage, la différence entre eux est la suivante: « chez l'un le germe de la vie est éteint ou amorti; chez l'autre il a reçu la fécondation et n'a plus besoin que du temps et des circonstances pour se développer » (IV, 86). Autrement dit, le barbare est un homme qui fait le chemin de la sauvagerie vers la civilisation, c'est-à-dire qu'il a déjà côtoyé le monde civilisé, tandis que le sauvage est le descendant de l'homme coupable du péché originel et puni pour cette chute. Si on place ces états par ordre chronologique et historique, la première place sera occupée par l'état civilisé, état naturel et originel de l'humanité, la seconde, par l'état sauvage, fruit de la chute des hommes civilisés, la troisième, par la barbarie qui n'est rien d'autre que la sortie progressive de l'état sauvage; enfin, la civilisation revient de nouveau, elle est tout à la fois le point initial et final de l'histoire.

En faisant descendre les sauvages des hommes coupables de la chute, Maistre déplace en quelque sorte la responsabilité de leur état sauvage d'eux-

22 « Nous sommes douloureusement et bien justement broyés » (IV, 126).

23 J. de Maistre, *Lettres et opuscules inédits*. Paris, 1851, t. 2, p. 308.

mêmes sur leurs ancêtres: « les vices de la nature humaine appartiennent plus aux pères qu'aux enfants » (IV, 70). Comme la Russie est l'héritière spirituelle de Byzance, son état sauvage s'explique par la séparation de Byzance de l'église catholique, autrement dit de la civilisation. Mais pourquoi donc est-elle plus éloignée de l'état civilisé que les Iroquois, par exemple? Le sauvage, selon Maistre, ne doit sa civilisation qu'au christianisme (IV, 86). Le clergé catholique, envoyant ses missionnaires vers les sauvages américains et les convertissant peu à peu au christianisme, leur ouvre la route de la vraie civilisation. En Russie, cette situation se complique, pour la raison que les Russes « redoutent et haïssent le plus le catholicisme », et « n'ont cependant ni crainte ni aversion pour le protestantisme » (XIII, 265). Leur civilisation, qui date de Pierre le Grand, prit tout de suite une direction fautive. Dans sa lettre au chevalier de Rossi du 7/19 décembre 1810, Maistre écrit: « La nation Russe est, je crois, la seule dont l'éducation n'ait pas commencé dans les temples [...] Leur civilisation au lieu de s'opérer graduellement comme la nôtre, s'est opérée brusquement à l'époque de la plus profonde corruption de l'esprit humain, et, pour comble de malheurs, les circonstances ont mis la Russie en contact avec une nation qui était tout à la fois l'organe le plus actif et la plus déplorable victime de cette corruption. Toutes les pourritures de la Régence passèrent d'emblée dans cette infortunée Russie, qui a commencé par où les autres finissent, par la corruption. Je n'ai aucune expression pour vous peindre l'ascendant de la France dans ce pays. Le génie Français monte le génie Russe, au pied de la lettre, comme l'homme monte le cheval. Contre une telle influence, il n'y avait de remède général que dans l'esprit religieux » (XI, 520).

Dans plusieurs autres lettres, Maistre reproche aux nobles russes leur gallomanie, et ses jugements sont presque aussi sévères que ceux de Chichkov. Mais la nature de sa réprobation est différente. Chichkov désapprouve, non les Français eux-mêmes, mais seulement leur *influence* sur la culture russe. Tandis que Maistre ne proteste pas contre l'européisation en tant que telle, il souhaite même à la Russie d'avoir une monarchie du type européen et de devenir catholique; pour lui, ce n'est que cela qui puisse sauver le pays. Maistre proteste non contre l'emprunt lui-même, mais contre l'objet de cet emprunt, autrement dit, le protestantisme et la philosophie des Lumières qui sont, selon lui, le mal principal du XVIII^e siècle et des siècles précédents. Se prononçant systématiquement contre toutes les innovations tant en religion qu'en philosophie, il prévient un de ses correspondants russes: « Mais prenez garde, je vous en prie, qu'il n'y a pas moyen de transiger avec le dix-neuvième siècle »²⁴. Or, Chichkov, malgré toute sa haine des idées des Lumières, transigeait volontiers avec elles lorsqu'il en allait de questions linguistiques. Il désapprouvait l'athéisme des philosophes du XVIII^e siècle,

24 Ouaroff. *Études de philologie et de critique*. Saint-Petersbourg, 1843, p. 54.

mais visiblement s'intéressait peu aux sources de cet athéisme, tandis que Maistre voyait l'unique source du mal dans les erreurs de l'esprit et les fausses idées philosophiques qui en découlent.

À la différence de Maistre, Chichkov ne croyait nullement que la Russie s'était éloignée de la civilisation européenne; pour lui, au contraire, la civilisation européenne se serait plutôt elle-même éloignée du chemin slave de l'évolution, le seul correct. En cela, il était précurseur des slavophiles, qui un peu plus tard avaient mis à l'envers la théorie de Hegel sur les peuples historiques et non-historiques. Comme toujours, Chichkov faisait ici de la langue le critère principal. La langue slave²⁵, selon lui, a conservé, à la différence des langues européennes, son caractère originel; elle est liée étroitement à la première langue humaine. Si Chichkov partageait le point de vue maistrien sur l'origine divine de la langue, il aurait probablement dit que Dieu parlait à Adam dans une langue slave. Cette langue a gardé son caractère d'origine grâce à l'éloignement de la Russie de l'histoire mouvementée européenne, où toutes les langues se sont refondues comme dans un creuset, ce qui complique beaucoup la recherche étymologique. Seule la connaissance de la langue slave aide à ne pas se perdre dans ce labyrinthe. D'évidence, l'idée maistrienne de l'unité universelle fondée sur le catholicisme ne pouvait pas plaire à Chichkov, qui croyait la voie russe la seule correcte. Il était certain que la Russie ne pouvait atteindre le bonheur et l'harmonie intérieure qu'en agissant, non de concert avec les autres pays, mais indépendamment d'eux. La politique d'Alexandre I^{er}, tendant à privilégier la collaboration de la Russie avec les pays européens, chagrina Chichkov. Lui, tout comme Maistre, avait une vision très pessimiste de l'avenir de la Russie; mais la nature des craintes des deux penseurs était différente. Maistre voyait la menace la plus terrible dans le retard du progrès moral sur le progrès matériel en Russie. Les valeurs morales (qui, pour Maistre, ne peuvent être que catholiques) ne prennent pas racine dans le sol russe, où ne tarderait pas à surgir un «Pougatcheff universitaire» – une figure apocalyptique qui unirait les connaissances scientifiques avec la force violente et destructive du peuple sauvage et risquerait de faire naître une révolution beaucoup plus terrible que la révolution française.

Chichkov, tout comme Maistre, croyait aussi la révolution possible en Russie, mais comme le fruit d'une conspiration et non d'un mouvement des masses populaires. D'ailleurs, Maistre aussi croyait probables les conspirations en Russie, surtout après la signature du traité de paix de Tilsitt; il y fait allusion dans ses lettres de Pétersbourg (XI, 24-47), précisant que cette conspiration ne serait pas une révolte populaire, mais la seconde édition du coup d'État du 11 mars 1801. De son côté, Chichkov était fasciné par l'idée fixe d'un complot international contre le peuple russe. Il croyait que la Russie elle-même, avec ses mœurs patriarcales, n'offrait guère de base pour la révolution: «Notre

25 Parlant de la langue slave, Chichkov mélange trois langues différentes: le slave primitif, le slavon et le russe.

patrie bénie avait été depuis toujours et sera toujours calme et sereine [...] Est-ce que cela ne prouve pas la bonté et la pureté absolue de ses mœurs?»²⁶ «Car ce mal [*id est* les idées révolutionnaires], inconnu dans le pays russe orthodoxe [...] nous est venu des terres étrangères». Les maçons l'auraient importé sous Catherine II, plus exactement «Novikov et ses camarades [...], dont les intentions perfides avaient été vite découvertes et neutralisées». Pourtant (et Chichkov, ici, ne manque d'en faire le reproche à Karamzine, son ancien ennemi), c'est aux frais des maçons que Karamzine, écrivain à l'époque peu connu, aurait effectué son voyage à l'étranger²⁷. Cette remarque faite, Chichkov continue: «Sous le règne d'Alexandre I^{er}, les influences étrangères appurent de nouveau et se renforcèrent partout sous le nom bienfaisant des sciences et des lumières». En l'occurrence, le nom de Karamzine n'est pas prononcé, mais tous savaient très bien qu'il était le propagateur principal des idées européennes, de cette façon Chichkov souligne la continuité entre les deux générations de «révolutionnaires». À une époque donnée, la révolution n'eut pas lieu à cause de la guerre de 1812. Mais la guerre finie, les idées «révolutionnaires» pénètrent de nouveau en Russie. Cette fois, ce sont les «méthodistes anglais» qui les apportent, en fondant, «sous le prétexte de propager le christianisme, les sociétés bibliques, appelées en réalité à ébranler la religion orthodoxe et la priver de sa force par les querelles intérieures»²⁸. Selon Chichkov, les éléments sains de la nature nationale appartiennent au peuple, tandis que les couches supérieures de la société sont corrompues par l'influence étrangère. Pour le partisan d'un gouvernement fort, de la hiérarchie sociale et du servage, il est évident que le souverain doit correspondre à l'esprit de la culture nationale et en être l'incarnation.

Maistre voyait les choses d'un point de vue opposé. Auteur de l'aphorisme célèbre selon lequel «toute nation a le gouvernement qu'elle mérite»²⁹, il oubliait involontairement cette règle en parlant de la Russie, jusqu'à juger les Russes indignes d'un souverain tel qu'Alexandre I^{er}. Opposant deux types de monarchie, européen ou asiatique³⁰, il pensait qu'en Russie les sujets étaient asiatiques, ce que prouvaient l'absence de la noblesse dans le sens européen du terme, la présence d'une armée puissante et d'une bureaucratie totale. Quant au souverain russe, Maistre le prenait pour un monarque européen, créé pour un autre peuple. Selon lui, la Russie était un pays de possibilités perdues: «Il me prend envie de pleurer, comme une femme, quand je songe au rôle qui était offert à la Russie et qu'elle a laissé échapper; elle pouvait balancer et

26 A. Chichkov, *Zapiski, mnenia, perepiska*, t. 2, p. 129.

27 En réalité, Karamzine avait fait son voyage à l'étranger, non pas aux frais des maçons, mais grâce à l'argent gagné de la vente d'une des terres qu'il avait héritées de son père M. Longinov, *Novikov i moskovskii martinisty*, t. 2, p. 269.

28 A. Chichkov, *Zapiski, mnenia, perepiska*, t. 2, p. 269.

29 J. de Maistre, *Lettres et opuscules inédits*, t. 2, p. 300.

30 A. Chebounine, *Op. cit.*, p. 588.

peut-être surpasser la gloire de l'Angleterre et de l'Espagne; elle pouvait être le centre du commerce du continent, devenir le soutien, l'espoir, le refuge de toute la probité qui respire en Europe, s'enrichir et s'immortaliser. Au lieu de cela, elle abdique toute idée sublime; elle trompe, elle se ruine, elle s'humilie et s'entourne d'ennemis forcenés» (XI, 527).

En revanche, Chichkov craignait les perspectives de rayonnement européen qui s'ouvraient devant la Russie, car il lui semblait qu'elles menaçaient de la priver de son originalité nationale. Il refusait catégoriquement d'approuver la voie européenne dans le développement de la Russie. Toutes ses activités culturelles et politiques avaient pour but de contrer l'influence occidentale. Néanmoins, il serait erroné d'évoquer un contraste radical entre les opinions de Maistre et de Chichkov. Parler d'une asymétrie serait plus juste. Pour Maistre, le salut de la Russie dépendait de la résolution du problème religieux, tandis que Chichkov, partisan de l'orthodoxie, voyait une garantie de l'évolution normale du pays, non dans la religion, mais plutôt dans la langue et la culture originelles. C'est pourquoi il ne croyait pas que la menace la plus forte pour la Russie fût le catholicisme. De son côté, Maistre n'était pas l'ennemi juré de l'originalité culturelle de ce pays. En un mot, les opinions de deux penseurs étaient assez différentes pour ne pas provoquer la polémique; il n'étonne donc rien que leur dialogue se limita à quelques notes marginales de Chichkov à propos d'un seul chapitre d'un seul ouvrage de Maistre.

RÉCEPTIONS